

Publié dans *Septentrion* 2018/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

LES PLUIES ARRIVENT DE PLUS EN PLUS TÔT

PAR LIEKE MARSMAN

Traduit du néerlandais par Françoise Antoine.

La poétesse néerlandaise Lieke Marsman (° 1990) a publié son premier roman en 2017, «Het tegenovergestelde van een mens» (Le Contraire d'un humain), qui fut d'emblée un coup dans le mille.

Par le biais de bribes, d'extraits, de citations et de vers de toutes sortes, ce roman évoque l'univers mental, chimérique et passionnant d'Ida, son personnage principal. Ida grandit dans la périphérie d'une ville de province, dans un environnement typiquement néerlandais qu'elle analyse scrupuleusement. Elle étudie la politologie, mais, une fois son diplôme en poche, elle veut se rendre réellement utile et devient donc climatologue. Elle décroche un stage de quelques mois en Italie dans le cadre d'un important projet dédié au climat, laissant aux Pays-Bas une amoureuse hésitante, Robin.

Écrit dans une langue poétique et philosophique, «Het tegenovergestelde van een mens» parvient à diverses reprises à démêler de sublime façon des questions existentielles, pas seulement liées au climat. Une courte explication à propos du titre du roman: un jour, Ida entend sa mère décréter, sur fond d'images de guerre civile en ex-Yougoslavie, que l'humain est foncièrement mauvais. Ida, qui veut être bonne, devra donc devenir «le contraire d'un humain».

Enfant, j'aimais imaginer que j'étais un concombre. Le soir, j'étais couchée sous ma couette dinosaures, les bras le long du corps, parfois raide comme un piquet, parfois les jambes légèrement recourbées, et j'essayais de prendre, juste quelques instants, la forme de mon légume préféré. *Chuis un concombre, chuis un concombre, chuis un concombre*, chuchotais-je à l'enfant de huit ans que j'étais, jusqu'à ce que je réalise que les concombres ne pouvaient pas chuchoter. Alors je reprenais le mantra dans ma tête, jusqu'à ce que je pense tout à coup que les concombres ne se parlent pas non plus à eux-mêmes. Mais en général, à ce moment-là, j'avais déjà glissé dans un doux et profond sommeil. Remarquez: c'était au temps où la pratique de la pleine conscience n'existait pas encore et où la méditation était encore un truc farfelu qui faisait fuir la plupart des gens.

Je vivais avec mes parents et mon frère Carl dans un quartier Vinex à la périphérie d'une ville moyenne de province. Dans notre rue, les maisons étaient en briques

blanches, jointoyées de ciment gris clair. La plupart des habitants avaient peint leurs chambranles en bleu, en rouge ou en jaune: des couleurs primaires qui tranchaient fortement sur le blanc des façades. Il y avait beaucoup d'enfants dans le quartier, si bien que les voitures ne pouvaient pas rouler à plus de trente kilomètres à l'heure. Tels des pachydermes, les voitures familiales se traînaient vers l'école et le travail. On eût dit des bisons paissant dans une steppe de bordures de trottoirs rectilignes et de miniterrains de basket. Tard le soir seulement, on entendait parfois une voiture accélérer. Ou même un scooter, de loin en loin.

Avec leurs congés payés, les gens de la rue s'achetaient un nouveau parasol ou un pistolet à haute pression tout neuf. Ou se payaient des vacances, bien entendu. Comme nous, la plupart des voisins les passaient aux Pays-Bas, dans un parc de bungalows de la Veluwe ou un camping à la mer du Nord, mais il arrivait qu'une famille revienne bronzée, fin août, après trois semaines passées en tente et caravane sur une pelouse en Espagne. Ils en mettraient plein la vue lors du barbecue de voisinage, qui se tenait chaque année le premier week-end de septembre.

Ma chambre n'était pas grande, à peine huit mètres carrés, mais elle était à moi. Dedans, il y avait un lit, un minuscule dressoir vert foncé et un petit bureau IKEA. Comme j'étais amoureuse de P., un garçon de ma classe, j'avais gravé son nom sur le bureau (à l'arrière, pour que personne ne le voie). Toute petite, j'avais exigé qu'on tapisse ma chambre d'un papier peint moucheté multicolore, qui suggérait une pluie infinie de confettis. C'est ainsi qu'en plus de m'imaginer en concombre, je m'adonnais à un autre rituel avant de m'endormir: j'arrachais des bandelettes de papier peint.

Il faut une empathie extrême pour se représenter ce que c'est d'être un objet, un légume, un concombre - une chose qui pousse, certes, mais qui ne ressent rien. En général, on entend par empathie la capacité à comprendre ce que l'autre ressent, mais pénétrer les sentiments de ce qui n'en a pas signifie qu'il ne faut *rien* ressentir. Et il ne s'agit pas juste de réussir brièvement, par miracle, à tenir à distance les émotions habituelles, mais bien de se mettre dans l'*impossibilité* de ressentir quoi que ce soit.

On considère souvent le moment où un enfant perçoit des changements en lui-même comme celui où il prend conscience de son identité. Pour moi, ce fut au contraire lorsque je me rendis compte que je ne pouvais *pas* être autre chose, ni quelqu'un d'autre, que je me soumis pour la première fois à une inspection critique. Celui qui ne peut être personne d'autre se doit d'être lui-même du mieux possible. Peut-être cette forme de nombrilisme est-elle un signe de narcissisme, mais ce pourrait aussi bien être l'expression d'une certaine modestie. Nous sommes

en effet le seul sujet dont nous pouvons parler en connaissance de cause. En l'es-
pèce, tout jugement émis à propos d'autre chose que soi témoigne d'orgueil.

Voici les résultats de mon inspection, tels que je les consignai dans un petit cahier:

Ida, 8 ans
Cheveux noirs
1m28,5
Sera plus tard professeur ou directeur
Deux gros grains de beauté sur la hanche gauche et l'épaule gauche
Une grosse cicatrice sur le bras droit (fil de fer barbelé)
Parents: 2
Frère: Carl, 12 ans
Passe-temps: lecture, dessin
Héros: Donald Duck
Légume préféré: concombre

Pratiqué aujourd'hui, le même examen donnerait les résultats suivants:

Ida, 29 ans
Cheveux noirs, début de reflets gris
1m76
Pour le moment pas du tout professeur ni directeur
Climatologue, par contre
Sans emploi, mais bon
Deux gros grains de beauté sur la hanche gauche et l'épaule gauche, et une my-
riade de plus petits disséminés sur tout le corps
Un tatouage (sur les côtes)
Une grosse cicatrice sur le bras droit (fil de fer barbelé), une grosse cicatrice sur
le genou gauche, plein de petites cicatrices
Passe-temps: lecture
Héroïne: Naomi Klein
Légume préféré: brocoli (...)

(...) Ayant grandi sans idées, sans même une religion (certes avec un tas de prin-
cipes, c'est-à-dire avec des parents sévères, mais rien de nature à faire tenir en-
semble ces préceptes), dans une ville pas forcément sans intérêt, mais affichant un
désintérêt profond, je n'ai pas de langue maternelle capable de donner du sens, au-
cun fil rouge à tendre dans le monde qui m'entoure. Depuis, toute idéologie qui
croise mon chemin présente des similitudes avec la météo: relativement décisive

pour mes activités quotidiennes (me fournissant en général une raison pour rester à la maison) mais variable d'un jour à l'autre. Je louvoie entre le désir de participer plus activement à la société et celui de m'en exclure tout à fait. En conséquence, je conclus quotidiennement un compromis avec moi-même, en lisant beaucoup sur elle. Toute seule à mon bureau, j'écume les sites Internet, enchaîne les documentaires sur YouTube, visite tous les forums de WikiLeaks et partage avec mes followers sur Facebook les images de cette tronche de filet de poulet cru de Donald Trump.

Mon travail de fin d'études figure dans deux bases de données en ligne. Quand je me connecte, je peux voir que personne ne l'a consulté le mois dernier (mes propres visites n'entrent pas dans les statistiques). Je n'ai aucune nouvelle de mon directeur de mémoire depuis plusieurs semaines. Si je veux poursuivre dans la discipline, il me faudra acquérir de nouvelles expériences, établir de nouveaux contacts. En attendant, la moitié de ma promotion a signé pour un emploi chez Shell.

J'admire la façon dont Robin affiche ses ambitions: c'est comme s'il était évident que, d'ici quatre ans, elle compterait parmi les chercheurs faisant autorité dans sa branche. Elle est en outre membre de diverses commissions et comités d'action, jonglant sans difficulté entre ses activités. (...)

(...) Cette nuit, nous nous disputons pour la première fois. Ivre, je me pends au cou de tout le monde pour annoncer mon admission à un important projet sur le climat en Italie. Robin murmure à mon oreille que je me rends ridicule. Elle s'éloigne et entame la conversation avec le type des loups, qui met moins d'une minute à lui commander une bière.

Je les regarde de loin. Je vois le mec éclater de rire à ce que Robin vient de dire, elle qui gesticule à qui mieux mieux. De l'entrée jusqu'au fond, le café est bondé de gens qui dansent ou discutent avec exubérance. Ma semelle reste collée à un chewing-gum. Quelque chose dans mon corps s'effondre. Le garçon est beaucoup plus beau que moi.

Je me dirige vers eux et pose brutalement mon verre sur le bar. J'attrape Robin par le bras pour l'attirer vers moi et lui demande en criant, pour couvrir la musique, si elle est en train de draguer. Elle me regarde d'un air étonné.

«Ouvre tes yeux, Ida, dit-elle en montrant le garçon qui s'est retourné pour s'adresser au barman. J'aime les femmes, moi.»

Je voudrais me défendre, mais ne trouve pas d'arguments. Je prends une grande gorgée de bière et repose mon verre, tout aussi brutalement. Il se renverse et les deux hommes assis à côté de nous sautent de leurs tabourets en jurant.

Je bafouille: «Pardon. C'était pas mon intention.

- Peut-être qu'on est tout simplement trop différentes», soupire Robin en dégageant son bras. Avant que je puisse lui demander ce qu'elle entend par là, elle part en direction du vestiaire. (...)

(...) Le directeur de l'institut de recherche m'accueille dans le hall d'un grand bâtiment circulaire de trois étages. C'est un grand et bel homme proche de la soixantaine, son costume gris est couvert de traces de craie. Après un trajet difficile, j'ai garé ma Fiat de location juste devant l'entrée.

«Comme tu sais, nous faisons toutes sortes de recherches ici, dit-il durant une courte visite guidée. Tu peux considérer que nous sommes l'institut de recherche le plus important de ce côté des Alpes.» Il me conduit à travers de longs couloirs aux plafonds bas. Ça sent la soupe.

«Nous nous occupons par exemple de déforestation, en rapport ou non avec les sports d'hiver; de l'influence des eaux de fonte sur la qualité de l'eau dans tout le pays; du bien-être des animaux dans leur biotope, et du changement climatique, bien entendu. Nous travaillons en étroite collaboration avec la Suisse, la France, l'Autriche et la Slovénie.»

Nous pénétrons dans une grande salle ronde.

«Voici le centre des visiteurs. Tous les trimestres, nous présentons ici nos derniers résultats.» Il appuie sur un bouton et des néons s'allument. Au fond à gauche se trouve une imposante maquette du barrage. Le directeur me montre le sédiment qui s'est accumulé derrière l'édifice et exerce une pression énorme sur la paroi du barrage.

En fin de matinée, le directeur me présente à mon maître de stage. Son nom est Chiara, elle est vêtue de noir de la tête aux pieds, ses yeux sont soulignés d'un épais trait d'eye-liner. À mon avis, elle doit avoir dix ans de plus que moi. Chiara m'offre une tasse de café léger, puis me conduit vers le bureau qu'apparemment nous partageons. La vue est assez ennuyeuse : deux immeubles en béton (un entrepôt et des bureaux), mais on aperçoit les montagnes à l'arrière, ou du moins un bout de montagne.

«Plus la Terre se réchauffe, moins il tombe de neige», me dit-elle durant notre première pause déjeuner ensemble. Elle a posé deux sandwiches sur un plateau. Nous nous trouvons dans une cantine exigüe, une grande marmite de minestrone repose sur un chauffe-plat. «Et si la neige, qui se met à tomber en automne normalement, fait place à la pluie, le niveau des eaux à cette saison augmentera. Ces dernières années, les pluies arrivent de plus en plus tôt, et elles ne feront que grossir. Le barrage est vieux et ne peut pas résister à tant d'eau, encore moins combinée à

une quantité croissante de sédiment. Ça pourrait devenir dangereux. Le pire des scénarios exigerait l'évacuation de quatre-vingt mille personnes.» Je porte une cuiller de soupe à ma bouche et regarde par la fenêtre derrière elle. En effet, il pleut.

«Ça, tu savais quand même?»

Je n'avais jamais réfléchi aux conséquences de la neige qui fait place à la pluie.

«Aux Pays-Bas, il neige rarement», dis-je, bien consciente que ce n'est pas une réponse. (...)

(...) Le travail est plus simple que je ne l'avais pensé: au lieu d'effectuer moi-même des recherches, je dois intégrer les résultats du groupe de recherche de Chiara dans un rapport destiné à l'Union européenne. Une autre de mes tâches consiste à convaincre le plus possible de journalistes d'écrire sur le projet et à veiller à avoir une bonne équipe de tournage présente au moment où l'on procédera, en temps utile, au dynamitage du barrage.

«Le problème, dit Chiara, c'est que, si mille personnes mouraient dans l'explosion d'une bombe, tu n'entendrais parler que de ça pendant des semaines. Alors que, chaque année, il se produit quelque part une inondation ou une sécheresse qui coûte la vie à au moins autant de personnes, et tout ce qu'on en voit, quand on voit quelque chose, c'est un minisujet en fin de journal. Sans compter que la plupart des morts à cause du climat ne tombent même pas lors de catastrophes naturelles de cet ordre, mais beaucoup plus progressivement, un à un, camouflés en «morts normaux». Une mauvaise récolte, par exemple, peut entraîner un mouvement de protestations au cours desquelles un homme se fait piétiner. Ou alors, une route inondée peut empêcher quelqu'un de recevoir ses médicaments à temps. On ne lance pas d'édition spéciale pour ce genre de choses, et c'est pourquoi le changement climatique apparaît beaucoup moins dans les actualités qu'il ne devrait. Si on ne peut pas tout de suite désigner de coupable, les catastrophes perdent pratiquement tout intérêt à nos yeux. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de responsabilités.»

«Nous sommes victimes de notre propre succès», reprend-elle un peu plus tard. Elle a posé une pile de papiers sur mon bureau et s'est rassise sur sa chaise. «De nos jours, on réussit tellement bien à rafistoler les malades, enfants, adultes, seniors, bref tout le monde, que la population mondiale ne fait que croître. L'un des objectifs les plus importants de la médecine est de faire du cancer une maladie chronique. Mais tant qu'il n'y aura pas une nette baisse des naissances, c'est inutile que j'y pense. Nous devons choisir: soit nous continuons à mettre autant d'enfants au monde et nous acceptons qu'une partie d'entre eux meurent prématurément selon le principe de survie du plus apte, soit nous tentons de rendre la vie des personnes la plus longue et la meilleure possible, mais nous veillons alors à ce que la population diminue drastiquement. L'Italie, heureusement, tient le bon bout: on a

plus de décès que de naissances, mais à l'échelle mondiale, c'est une goutte d'eau dans la mer.»

Elle ouvre un tiroir de son bureau et en sort un livre. *The World Without Us*, lis-je sur la couverture. Sans me donner le temps de réagir, elle le glisse dans mon sac. Ensuite, elle range quelques documents dans son propre sac à dos et quitte la pièce pour se hâter vers une réunion.

En rentrant au village de vacances, je fais le bilan de mon premier jour de stage. À l'entrée du parc, je tombe sur deux garçons d'environ onze ans qui tirent derrière eux un crocodile en plastique. Ils marchent à quelques mètres devant ma voiture, avant de disparaître dans l'un des bungalows.

Combien de personnes parmi les gens que j'aime auraient-elles atteint l'âge qu'elles ont aujourd'hui si elles avaient vécu, mettons, deux cents ans plus tôt? La plupart seraient déjà mortes plusieurs fois de maladies auxquelles elles ont survécu - voire échappé. Il est impossible de dire qui parmi nous aurait eu la polio ou la diphtérie, sans le vaccin ROR ou DTP. Les amis et connaissances nés prématurément et placés en couveuse, tous ceux souffrant d'une anémie pernicieuse ou ayant eu des complications à l'accouchement, ceux qui ont un jour été sauvés par une ambulance ou un défibrillateur, par une chimiothérapie ou des antirétroviraux... Tous seraient morts depuis longtemps.

Tandis que ma voiture s'enfonce dans le village de vacances, j'envoie à Robin un message pour lui dire que je l'aime et qu'elle me manque et, ce faisant, fonce presque dans un arbre. De temps à autre, j'aperçois derrière l'une des montagnes un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, répercuté par les parois rocheuses et semblant ainsi provenir de partout à la fois. Un court instant, je repense à mon obsession du début de l'année pour les catastrophes et les bombes atomiques, me gare rapidement et cours dans la nuit tombante me réfugier à l'intérieur.

Extraits de *Het tegenovergestelde van een mens* (Le Contraire d'un humain), Atlas / Contact, Amsterdam / Anvers, 2017, pp. 11-14, 23-24, 41-42, 97-98 et 105-107.